

Lawrence Wilkerson : la guerre avec l'Iran s'intensifie vers une crise mondiale

Le colonel Lawrence Wilkerson est un colonel à la retraite de l'armée américaine et l'ancien chef de cabinet du secrétaire d'État des États-Unis. Achetez les produits Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> YouTube : <https://www.youtube.com/@GDiesen1> Soutenez la recherche : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Ravi de vous retrouver, tout le monde. Je suis très heureux d'accueillir à nouveau le colonel Lawrence Wilkerson, ancien chef de cabinet du secrétaire d'État américain. Merci beaucoup d'être revenu parmi nous.

#Lawrence Wilkerson

Ravi d'être avec vous, Glenn, même si les temps sont vraiment difficiles.

#Glenn

Eh bien, la situation est vraiment grave. Et je ne parle pas seulement de cette guerre contre la Russie, qui entre maintenant dans une phase dangereuse, mais aussi de la guerre contre l'Iran. On a vraiment l'impression que tout est en train de devenir incontrôlable, et très vite. La destruction actuelle, même si elle semble un peu moins intense, dépasse en réalité les précédentes vagues, si l'on regarde ce que les deux camps acceptent désormais de frapper. Autrement dit, j'ai l'impression qu'aucun des deux ne voit plus d'intérêt à la diplomatie. Et puis, les Iraniens paraissent maintenant plus enclins à riposter, y compris contre des infrastructures critiques. Ils ne semblent plus chercher à éviter la mort de soldats américains pour empêcher une escalade. Ils semblent même prêts à s'en prendre à des sites technologiques américains et à des usines de dessalement. Je me demandais justement : comment évaluez-vous la situation, en fonction de ce que les Iraniens sont prêts à frapper, et de ce que les Américains visent de leur côté ? Comment voyez-vous les stratégies qui s'affrontent ici ?

#Lawrence Wilkerson

En résumé très bref, je vois les Iraniens comme résolus, stratégiques et déterminés. Et je vois Donald Trump comme un Donald Trump typique, hésitant, indécis, empêtré dans ses propres problèmes, incapable de trouver une issue, entouré d'une série de personnages — notamment Pete Hegseth — qui ne lui apportent absolument aucune aide. Mais laissez-moi revenir un peu en arrière et redire deux ou trois choses que j'avais déjà mentionnées, il y a des lustres, du moins c'est l'impression qu'on a, alors que ce n'était pas si longtemps que ça. Cette guerre dure depuis un certain temps, même si Donald Trump avait affirmé qu'elle serait très rapide et terminée en un rien de temps. Et je viens de regarder cette conférence de presse où il a déclaré : « Nous allons rétablir le blocus, et personne ne passera. »

Personne ne passe. Personne ne passe, tu m'entends ? Personne ne passe ! Et ça aide à quoi, ça ? Si plus personne ne peut traverser le détroit d'Ormuz maintenant, en quoi ça fait avancer les choses ? Franchement, je pense que c'est le signe d'un homme qui a perdu la raison... s'il en a jamais eu. Mais Hegseth est là, juste en face de lui, dans le Bureau ovale. Il lui passe la parole, et Hegseth se met à expliquer comment on est en train de détruire l'Iran. Qu'on ruine tout là-bas. Qu'on les met à genoux, et qu'ils vont devoir négocier. D'après tout ce que je vois, il n'y a plus aucune division en Iran.

C'est faux de dire qu'il y a des durs, des modérés, des plus souples, ou quoi que ce soit. Il n'y a pas de Gardiens de la Révolution. Il n'y a pas d'armée iranienne. Il n'y a pas de Conseil des gardiens. Il n'y a pas d'Ayatollah. Il n'y a pas de Majlis. Ils ne font qu'un. Ils sont la Perse, si vous voulez. Et ils sont quatre-vingt-treize millions, massacrés chaque jour par nous, crime de guerre après crime de guerre, après crime de guerre... sur quoi Hegseth n'a rien dit. Mais eux, ils restent déterminés. Et voilà ce que j'ai dit tout à l'heure : avec l'aide d'un satellite chinois très sophistiqué, et sans doute des soutiens russes, l'Iran a aujourd'hui la capacité de lancer certains des missiles balistiques les plus avancés au monde, sur des cibles dans toute la région, selon leur propre décision.

En d'autres termes, il y a une première liste de cibles qu'ils ont déjà frappées. Ensuite, une deuxième liste, dont plusieurs ont été touchées. Et puis, une troisième liste sur laquelle ils commencent tout juste à agir. Je pense qu'ils ont aussi une quatrième et une cinquième liste. Et à mon avis, ce sont celles-là qui plongeraient le monde dans une dépression mondiale s'ils les exécutaient. C'est pour ça que, comme ils ne sont pas idiots — et je pense qu'il y a des gens très intelligents à la tête de tout ça en Iran —, ils n'ont pas envie d'aller jusque-là.

Ils ne veulent pas frapper ces cibles, parce qu'en le faisant, ils mettraient en danger la sympathie et l'empathie dont ils bénéficient dans le monde en ce moment. Et je ne parle pas seulement de la Russie, de la Chine, de la Corée du Nord et d'autres pays qui sont, entre guillemets, de leur côté, mais aussi de la communauté internationale. D'après les rapports récents, environ deux tiers de la population mondiale considèrent la Chine comme une force positive dans le monde. Et à peu près la même proportion voit l'Amérique comme la plus grande menace pour l'avenir de la planète, et bien

sûr, pour eux-mêmes. Cela inclut plus de quatre-vingt-dix pour cent des Pakistanais, et une part importante — plus de la moitié — des moins de quarante ans sur la péninsule coréenne... un allié, rappelons-le.

Cela inclut les deux tiers du monde qui pensent aujourd'hui, selon les sondages, que la Chine sert mieux leurs intérêts et leur puissance que les États-Unis d'Amérique. Et même, pour des majorités assez nettes, que les États-Unis représentent un danger pour leur avenir. Tout cela pour dire que si l'Iran passe à des cibles de deuxième, troisième ou quatrième niveau — et j'inclus dans cette catégorie certaines cibles qu'ils ont déjà commencé à frapper, comme Foujaïrah, le seul débouché pétrolier des Émirats arabes unis situé en dehors du détroit d'Ormuz, sur la côte d'Oman — et aussi Yanbu, et ce qui se passe en mer Rouge, dont on pourra parler, mais qui, à mon avis, ouvre une toute nouvelle dimension. Parce que la mer Rouge est bien plus importante, beaucoup plus importante que le golfe Persique pour le trafic mondial de marchandises de toutes sortes — produits alimentaires, pétrole, gaz, et tout le reste — tout passe par le canal de Suez et par la mer Rouge.

Et on a fait un exercice de simulation, il y a quelques années, à l'institut autrefois appelé Peace Institute, à Washington. On avait invité tout le monde. Tous les Européens étaient là, y compris l'Union européenne officiellement, le Commandement européen, le Commandement américain en Europe, et bien sûr l'OTAN. Il y avait aussi la MARAD, AIG, d'autres assureurs et des armateurs du même genre. En fait, pratiquement toute la communauté concernée en Occident était présente pour discuter du sujet suivant : est-ce que la mer Rouge a dépassé le golfe Persique comme principal théâtre de la compétition stratégique dans la région, en Asie du Sud-Ouest ? Et la conclusion a été sans appel : oui, c'était le cas. Tous les militaires, tous les civils étaient d'accord. Et d'ailleurs, qui d'autre était là, très intéressé par cette question ?

Par exemple, certaines organisations humanitaires, comme Mercy, étaient présentes. Elles ont aussi participé aux différents groupes de travail que nous avons mis en place. Tout cela pour dire que nous avons décidé — et je pense que nous avons raison — que la mer Rouge est une région bien plus importante, avec un flux de marchandises bien plus stratégique, si l'on peut dire, à travers le canal de Suez jusqu'au port d'Eilat. Avant, tout passait par là. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, parce que les Houthis ont bloqué la route. Je ne crois même pas que ce port soit encore opérationnel. Et c'est là que se trouve le vrai coup dur. Nous avons aussi étudié d'autres zones pour cette raison : le détroit de Malacca, le détroit d'Ormuz, et d'autres passages similaires. Et bien sûr, le Bab el-Mandeb et la mer Rouge.

Alors on a demandé : combien ça coûte ? Combien ça coûte aux transporteurs, et au final aux commerçants qui les utilisent, de contourner le cap plutôt que de passer par la mer Rouge ? Et contrairement au détroit de Malacca, où on avait trouvé des solutions de contournement efficaces, ce qui nous avait permis de relativiser l'importance stratégique du détroit de Malacca — du moins dans nos esprits, du point de vue de la sécurité — parce qu'on pouvait encore naviguer en mer de Chine méridionale et acheminer les produits vers le marché, eh bien ici, ce n'est pas possible sans des coûts énormes. Donc, si les Houthis font ce qu'ils ont dit qu'ils allaient faire, et ce qu'ils ont déjà

prouvé qu'ils pouvaient faire — ils l'ont déjà fait — et que Pete Hegseth dit qu'il allait rouvrir la zone, éliminer les Houthis et tout le reste, en réalité, il n'a rien fait de tout ça. On s'est enfuis de la mer Rouge, la queue entre les jambes.

Je pense qu'on va refaire la même chose. Et là, on entre dans une autre dimension de cette crise. Si l'Iran agit, comme il semble l'avoir déjà fait à travers les Houthis, la capacité de l'Arabie saoudite à faire sortir du pétrole par la mer Rouge sera touchée. Et comme il semble aussi vouloir bloquer les Émirats arabes unis et Fujairah, s'il s'en prend à d'autres cibles comme Ras Tanura, ou s'il continue d'élargir sa liste de cibles, comme il l'a fait en Jordanie et au Kurdistan, autour de Souleimaniye, alors il aura pratiquement détruit toute possibilité que les Peshmergas, les Kurdes en général, entrent dans le conflit contre l'Iran. Ce serait encore une erreur stupide de la part des Kurdes. Mais on m'a dit que certains d'entre nous les poussaient fortement à le faire. Ils n'en ont pas les moyens aujourd'hui. Et je pense que l'Iran dispose d'un renseignement d'une précision remarquable sur ce genre de choses.

En plus de ce satellite chinois, qui leur fournit sans doute des renseignements en temps réel aussi sophistiqués que les nôtres, voire plus, il faut se rappeler de ce qui s'est passé en Jordanie. Quand ils ont frappé ce hangar avec un missile balistique, à peine quelques secondes après que le F-35 y soit entré et que la porte se soit refermée, tout a explosé, y compris l'avion. Pour moi, ça prouve qu'ils bénéficient d'une aide très avancée en matière de ciblage, de collecte de renseignements et tout ce qui va avec. Et si ce genre d'assistance continue, et qu'ils s'en servent pour viser les prochains niveaux de cibles, des cibles purement économiques, qui nuisent à l'économie mondiale et pas seulement à la région, alors là, on est vraiment dans une situation critique. Que ce soit pour les échanges de matières premières, pour la circulation maritime, ou pour les soixante pour cent des marchandises mondiales qui passent par la mer Rouge, les conséquences seraient très graves.

On nous a donné le chiffre de soixante pour cent. Et ça concerne tout, des produits alimentaires au pétrole, au gaz, et à toutes ces autres choses dont on parle sans arrêt. Si on détourne tout ça autour du cap, les coûts explosent, au point que l'inflation et le pouvoir d'achat, à l'échelle mondiale, en seraient gravement affectés. L'impact serait majeur. Et ça donnerait encore plus d'élan aux lignes ferroviaires que la Chine construit et utilise déjà, et qui risquent de remplacer le transport maritime — avec tout ce que ça implique sur le plan économique, en termes d'influence et de puissance. Si on la laisse faire, c'est une autre raison pour laquelle on agit comme on le fait en Iran. Je ne suis pas sûr que Trump en ait conscience, mais c'est clairement un facteur. On va se retrouver dans une situation très difficile, Glenn. Et quand je dis "on", je ne parle pas seulement des États-Unis, je parle du monde entier.

Et les tentatives de Donald Trump pour expliquer au peuple américain qu'on n'a aucun problème... Franchement, pourquoi on va se retrouver à court de diesel dans trente jours ? Pourquoi on n'arrive pas à obtenir certains produits essentiels pour faire pousser nos récoltes dans ce pays ? Pourquoi on ne peut plus se procurer toutes ces choses, grandes ou petites, qu'on importait de Chine, alors qu'ils ont complètement fermé le robinet, parce que leur consommation intérieure leur suffit, avec juste

quelques autres partenaires en dehors de l'empire ? Attendez qu'ils se rendent compte de ce qui est à l'arrêt dans la production d'équipements de défense, simplement parce qu'on ne peut pas obtenir les pièces dont on a besoin — que ce soit de l'électronique de pointe, des métaux rares, ou autre chose. C'est une situation mûre pour la catastrophe, et c'est Trump qui nous y a conduits.

Et d'après cette conférence de presse, sa solution maintenant, c'est de s'entêter dans la stratégie actuelle... si tant est qu'on puisse parler d'une stratégie, à part larguer des bombes, commettre davantage de crimes de guerre, tuer encore plus d'enfants, de femmes, faire exploser plus d'hôpitaux, se rapprocher de plus de centrales nucléaires, et ainsi de suite. Et franchement, je ne vois pas comment il peut s'en sortir. Vraiment pas. Il a fermé toutes les options qu'il aurait pu avoir, la dernière en date étant sans doute le protocole d'accord, sur lequel il a littéralement claqué la porte. Le paragraphe cinq, c'était un aveu de défaite. Mais un aveu de défaite un peu déguisé.

Et s'il était allé jusqu'au bout, s'il avait vraiment mis en œuvre ce qui était prévu là-bas, je pense qu'on aurait pu s'en sortir avec un peu moins de dégâts, surtout sur le plan matériel, que ce qu'on pourra faire maintenant. D'ailleurs, je ne suis même pas sûr qu'on y arrive maintenant. Je pense que... vous savez, John Mearsheimer, l'autre jour, était avec Chris Hedges, et ils ont parlé du Vietnam. Et John en a parlé de manière assez intelligente, je trouve, comme il en a l'habitude. Mais il a laissé de côté plusieurs choses. Et parmi ces choses, il y en a une que je connais bien, puisque j'ai enseigné cette étude de cas pendant seize ans.

L'une des choses qu'il a omises, c'est que Johnson était piégé par son propre potentiel, pourtant remarquable, face à la situation politique intérieure. Quand il a dit à George Ball — je crois que c'était à lui —, avec Walt Rostow dans la pièce, et McNamara aussi, le secrétaire à la Défense, quand il a dit, avec son parler texan : « Ho ne bougera pas à cause de quelques bombes », il parlait de larguer sur le Nord-Vietnam l'équivalent, voire plus, de toutes les bombes en fer larguées sur l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Il savait donc parfaitement, comme John l'a dit, qu'il n'y avait absolument aucun moyen de gagner cette guerre en bombardant le Nord. En réalité, il savait qu'il n'y avait sans doute aucun moyen de la gagner, tout court. Il le savait.

Mais il savait aussi très bien que si lui, en tant que président arrivé au pouvoir après l'assassinat de John Kennedy, si lui, en tant que ce président-là, était perçu comme quelqu'un qui fuyait le Vietnam — ce que ses opposants auraient forcément pensé — et qu'il donnait l'impression de jeter le discrédit sur le peuple américain, alors il n'aurait jamais réussi à faire adopter sa Grande Société par le Congrès. Et c'était son objectif principal, avant tout le reste : faire passer ce programme au Congrès. Et il y est parvenu. C'était un politicien redoutablement efficace. Je dirais même qu'il a été un bien meilleur président, fort de son expérience au Sénat et du pouvoir qu'il y exerçait, que Joe Biden ne l'a jamais été. Joe Biden n'avait tout simplement pas les qualités de leadership que Lyndon Johnson possédait, quoi qu'on pense de lui. Johnson, lui, avait du caractère, une vraie autorité. Et il a su imposer tout cela au Congrès, qu'il connaissait parfaitement.

Et il en a fait l'un des programmes politiques les plus réussis jamais proposés par un président. Mais il l'a fait parce que la situation intérieure l'exigeait, et qu'il ne pouvait pas être perçu comme quelqu'un qui fuyait le Vietnam. Il le savait, et ça le tourmentait profondément. Tu sais, Glenn, quand je l'ai vu annoncer qu'il ne se représenterait pas — je l'ai regardé à la télévision, bien sûr — j'ai été très ému, vraiment touché. Et pourtant, je n'étais pas un grand admirateur de Lyndon Johnson. Mais je reconnaissais sa stature de président. J'ai été plus bouleversé par cette déclaration, parce qu'elle m'a montré que ce dirigeant, cet homme de caractère, malgré tout ce que je pouvais penser de lui, cet homme-là se retirait du combat. Il quittait la bataille en disant qu'il ne se représenterait pas. Et pour moi, ce moment-là a eu plus de poids, dans toute ma vie politique, que la démission de Richard Nixon, même s'il savait que les articles de mise en accusation allaient faire de lui le premier président destitué par ce processus.

Alors, il a préféré démissionner, Dick. Et Dick était républicain, tout comme moi. Mais la démission de Lyndon Johnson m'a vraiment marqué. Et la raison pour laquelle il est parti — et j'en parle plus en détail — c'est que la situation politique intérieure de Donald Trump est mauvaise. Extrêmement mauvaise. C'est mauvais pour toute son administration. C'est mauvais pour les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, seront probablement tenues responsables de leur manquement à leurs devoirs pendant cette période, si la transition se passe de façon raisonnable, qu'il y a un certain calme ensuite, et qu'on n'en arrive pas à une guerre civile — une perspective, d'ailleurs, tout à fait inquiétante. Mais cette administration va être l'une des plus critiquées, des plus détestées de toute l'histoire des États-Unis, si ce n'est la plus.

Et en ce moment, ils chutent tellement vite dans les sondages que je ne vois vraiment pas comment ils pourraient se relever, même pas le parti, le Parti républicain. Et cette histoire de vendre son âme à Israël, à travers les articles deux cent dix-neuf et deux cent vingt-quatre au Sénat et au Congrès, dans le cadre de la loi sur l'autorisation de la défense nationale... Ce qu'on fait là, Glenn, c'est qu'on reprend la trahison de Jonathan Pollard, la trahison pure et simple de Jonathan Pollard. Si tu relis ce chapitre dans le livre de Sy Hersh sur Pollard et sur ce qu'il a fait à l'Amérique, tu comprends que ce qu'on fait maintenant, c'est légaliser cette trahison, dans les échanges de renseignements avec Israël et tout ce que ça implique. Parce que c'est exactement ce que Pollard faisait.

Et Israël vendait une partie de ces renseignements à... oui, devinez à qui ? À l'Union soviétique. Et on va faire la même chose maintenant, voire pire, probablement, surtout s'ils sont encore en état de survivre après tout ça. Mais ce qu'on fait, c'est qu'on rend cette trahison, cette haute trahison que Jonathan Pollard a commise... on la rend légale, dans ces deux sections du NDAA qu'on semble prêts à adopter. C'est donc une situation terrible pour l'empire, une situation terrible pour la république dans laquelle on est censés vivre, et aussi une situation terrible pour Donald Trump.

Et John avait raison de dire que la situation devient de pire en pire. On se demande quelle sera la réaction de Donald quand il réalisera — s'il en est capable — à quel point il va être battu, et même chassé, si on peut dire, du paysage républicain à l'approche des élections de mi-mandat. Alors, est-

ce que ce sera une guerre civile ? Est-ce que ce sera quelque chose que je n' imagine même pas encore, ou que j' imagine avec une grande inquiétude ? Je n' en sais rien. C' est possible. Je pense qu' on en est aujourd' hui à un point comparable à celui de mille huit cent cinquante-neuf, mille huit cent soixante. La différence, c' est que les divisions sont les mêmes. L' incapacité à se parler est la même. Et la haine, profonde, viscérale, est la même.

Des gens pour des gens, à l' intérieur même de ce pays. Mais c' est un tout autre sujet. Et la pensée qui me réconforte le plus est aussi, paradoxalement, celle qui met mal à l' aise l' empire... et moi aussi, au fond. L' une des raisons pour lesquelles je pense que nous ne le ferions pas, c' est que les Américains, franchement, n' en ont pas le cran. Ils n' ont pas le courage. Ils n' ont pas les moyens. Ils sont trop gras, trop sûrs d' eux, trop occupés à rester assis à table à manger leurs frites et leurs hamburgers. Ils sont comme Donald Trump. Trop paresseux pour se lancer dans une vraie bagarre. J' espère d' ailleurs que c' est vrai. Mais Daech, non. Et Daech fait en ce moment toutes sortes de choses très inquiétantes, notamment en reprenant la liste de communistes de Rubio dans le pays — des gens comme Amy Goodman ou Ben Cohen, notre mécène et financeur au Eisenhower Media Network — et en les qualifiant de communistes.

C' est à peine croyable. Ce qu' on fait en ce moment, c' est, en plus de tuer des Iraniens, commettre crime de guerre après crime de guerre, encore et encore. Femmes, enfants, peu importe. On tue tout ce qui bouge en Iran. On largue des bombes sur tout ce qui se trouve en Iran, apparemment. Et est-ce que ça va finir par se retourner contre nous ? Probablement. Oui, à terme, ça va nous retomber dessus. La dernière décision du maire de New York, qui conclut que la ville n' a pas la capacité d' arrêter Bibi Netanyahou — ce qu' il veut vraiment dire, c' est qu' elle n' a pas la volonté de le faire — montre à quel point il est difficile de tenir qui que ce soit pour responsable, dans ce système où on viole toutes les lois possibles, nationales comme internationales. Parce que c' est exactement ce que ce régime a fait.

C' est ça, le précédent que Donald Trump a créé, pour que tout président avant ou après lui puisse s' y référer, pour demander des comptes à quelqu' un. Et si on prend Obama comme exemple, eh bien, ça ne se fera pas. Parce qu' Obama n' a tenu personne pour responsable de la torture publique, ni de l' approbation nationale, ni de l' approbation présidentielle de la torture humaine. Alors, où en est-on, Glenn ? À part dans un vrai, immense désordre, à la fois intérieur et mondial, que nous avons provoqué nous-mêmes — l' Ukraine et l' Iran en étant les deux exemples principaux. Nous sommes mal dirigés, et nous sommes au milieu d' un chaos incroyable.

#Glenn

Eh bien, je partage beaucoup, sinon toutes, de vos inquiétudes. Je veux dire, l' effondrement politique aux États-Unis... je pense que ça peut entraîner beaucoup de conséquences imprévisibles. Et ce ne serait peut-être pas seulement un effondrement politique, mais aussi une possible crise économique, bien pire que celle de deux mille huit, provoquée par la dette, une dette insoutenable, ou même une crise monétaire. Je suis aussi très inquiet de voir l' économie mondiale être poussée au

bord du gouffre, évidemment. Même la crise alimentaire... une fois qu'elle frappera, elle va déclencher beaucoup de nouveaux conflits et de nouveaux problèmes, qu'il sera très difficile de prévoir.

Mais c'est aussi l'effondrement de la diplomatie. Je veux dire, on voit bien que toutes les crises vont continuer à s'aggraver, et pourtant, il n'y a rien. Les dirigeants ne sont même plus capables de se parler. Ils se comportent tous comme des gamines de douze ans dans une cour d'école, chacun essayant d'ignorer l'autre. C'est vraiment décevant. Et bien sûr, la guerre contre la Russie maintenant... je pense qu'on est arrivé à une phase critique. Autrement dit, la Russie considère désormais que la riposte est indispensable pour rétablir la dissuasion.

#Lawrence Wilkerson

C'est une guerre avec l'OTAN. Et il sait très bien que c'est une guerre avec l'OTAN.

#Glenn

Ah oui, absolument.

#Lawrence Wilkerson

Oui. C'est tellement évident pour Poutine, et sans doute pour d'autres en Russie, que la question, c'est : quelle est la prochaine étape si vous êtes en guerre avec l'OTAN ? Oui.

#Glenn

Je pense qu'ils accumulent des véhicules blindés, des missiles Oreshnik. Je crois qu'ils savent qu'à un moment donné, ils devront non seulement punir Kiev, mais aussi imposer un blocus sur Odessa. À un certain point, ils devront s'en prendre à un pays de l'OTAN pour rétablir leur capacité de dissuasion. Mais avant d'en arriver là, parce que ça peut vraiment dégénérer, je pense qu'ils se préparent à cette éventualité, à ce que la situation leur échappe complètement. Il y a donc beaucoup de choses qui m'inquiètent. Mais en ce qui concerne la guerre avec l'Iran, je suis curieux : qu'est-ce qui vous préoccupe le plus, vous ? Parce qu'on a vu, encore une fois, un élargissement des cibles. Par exemple, l'attaque surprise en Syrie, où ils ont visé les troupes américaines sur place, ce qui était assez marquant. Ou encore, comme vous l'avez mentionné, les attaques contre les Kurdes à Homs.

#Lawrence Wilkerson

Nous rejetons ça complètement, Glenn. Nous le nions totalement. Nous affirmons qu'il n'y avait aucun militaire américain en Syrie, point final.

#Glenn

Oui, ou des déclarations officielles. Je veux dire, en Europe, tout l'establishment politico-médiatique est d'accord pour dire que l'OTAN n'est pas impliquée dans la guerre contre la Russie. Donc, franchement, je ne sais plus trop qui les écoute encore. Mais encore une fois, on voit maintenant l'Iran élargir ses cibles. Et beaucoup de choses peuvent évoluer très vite aussi, en termes de changements. Prenez le Koweït, par exemple. Si on s'en prend aux usines de dessalement ou aux infrastructures énergétiques, quelque chose peut céder là-bas. Ils pourraient être absorbés par l'Irak. Bahreïn, c'est extrême. Bahreïn, c'est...

#Lawrence Wilkerson

Est-ce qu'il reste encore quelque chose du Koweït ? Je suis sérieux. J'ai l'impression qu'il ne reste plus grand-chose du Koweït, ni de Bahreïn, ni d'ailleurs des autres États du Golfe, qui sont aujourd'hui en grande difficulté. Et je vois des milices irakiennes soutenues par l'Iran envisager de descendre depuis Bassora pour en profiter, parce que les États du Golfe sont presque vides de toute population capable de résister. Ils sont partis. Ils ne sont plus là.

#Glenn

Oui, c'est exactement ce que je me dis. Tous les États du Golfe sont très vulnérables, mais le Koweït pourrait carrément être absorbé par l'Irak. Bahreïn, lui, serait très exposé à un changement de régime, pour se débarrasser de la dictature sunnite en place. Et puis, il y a un pays comme la Jordanie, qui pourrait aussi basculer dans une guerre civile ou un changement de régime. Comme vous l'avez dit, l'establishment politique et médiatique américain se concentre maintenant sur les missiles iraniens, qui deviennent soudainement beaucoup plus rapides et plus précis. Et comme vous l'avez mentionné, les Russes et les Chinois sont probablement impliqués. J'avais simplement supposé que c'était le cas.

Bien sûr, les États-Unis se concentrent depuis douze ans sur cette guerre par procuration en Ukraine contre la Russie. Les Chinois savent que leur économie est une cible clé de la guerre en Iran. Alors je me dis... pourquoi ne le sauraient-ils pas ? La mer Rouge est en train de se fermer. Et si on parlait d'une invasion terrestre ? C'est une possibilité... ou bien, est-ce qu'on est en train de marcher en somnambules vers une guerre nucléaire ? J'entends dire que les États-Unis vont maintenant autoriser les Saoudiens à enrichir davantage. Je ne sais pas. Il y a tellement de choses qui se passent en même temps. Je me demande simplement : qu'est-ce qui vous inquiète le plus, là-dedans ?

#Lawrence Wilkerson

Je pense que ce que vous venez de dire à propos de MBS et de Trump, et de ce qu'ils ont annoncé concernant un programme nucléaire pour l'Arabie saoudite, c'est, de part et d'autre, une tentative

désespérée. Du côté de Trump, c'est pour maintenir la pertinence des États-Unis en Asie du Sud-Ouest, une influence qui s'effrite et disparaît rapidement. Et du côté de MBS, c'est pour garder une forme de lien avec l'empire, parce qu'il n'est pas encore tout à fait sûr qu'il soit mort dans cette région. Et tout ça pourrait dérapier d'un instant à l'autre. Je suis convaincu que les deux camps comptent sur un aspect de ce dérapage pour en tirer avantage — autrement dit, que l'Arabie saoudite finira par construire une arme nucléaire.

Nous avons donc une situation qui était plutôt bien maîtrisée avec le JCPOA — la grande réussite diplomatique de l'administration Obama. L'accord auquel l'Iran était soumis dans le cadre du JCPOA était, à mon avis, respecté à quatre-vingt-quinze, quatre-vingt-seize pour cent. Et dans les relations internationales, c'est un succès énorme. Il pouvait fonctionner pendant vingt-cinq ans, voire plus s'il était renouvelé pendant cette période. Cet accord avait permis de stabiliser la situation, au moins temporairement. Mais il ne répondait pas au désir de MBS et de l'Arabie saoudite d'être, disons, parmi les initiés — d'avoir un programme nucléaire qu'on pourrait convertir à tout moment. Avoir le Pakistan sous contrôle pour les armes, ou quoi que ce soit d'autre, ne leur suffisait pas. Si l'Iran construisait une arme nucléaire, eux aussi en voulaient une.

Alors, où en est-on aujourd'hui ? Nous avons déclenché, dans une région du monde où, en deux mille deux et deux mille trois, on parlait sérieusement — et pas seulement avec des rêves plein la tête — d'un Moyen-Orient sans armes nucléaires, d'une zone exempte d'armes nucléaires qui commencerait au Moyen-Orient. Et bien sûr, il fallait aussi traiter la question d'Israël. Mais on y réfléchissait. On envisageait vraiment cette possibilité. Il aurait fallu qu'Israël rejoigne le TNP, et qu'à terme, ils descendent à zéro, qu'ils se débarrassent de leurs armes nucléaires. Au département d'État, on pensait que ce serait une chose saine à faire. Eh bien, regardez où nous en sommes aujourd'hui.

En partant de ces idées un peu utopiques, mais malgré tout possibles, on en arrive maintenant à une prolifération, ou plutôt à une future prolifération, d'armes nucléaires dans toute la région, je pense. Je crois qu'à ce stade, l'Iran en possède déjà une. Et je pense que l'Iran attend simplement le bon moment pour s'en servir. Imaginez qu'on utilise une seule arme nucléaire, en la visant entre Tel-Aviv et Haïfa. Israël serait pratiquement rayé de la carte, en un instant. Mais à l'inverse, on pourrait très bien imaginer qu'Israël envoie, disons, une trentaine d'armes nucléaires sur l'Iran. Et à moins qu'il ne s'agisse d'armes thermonucléaires, ça ne ferait sans doute pas énormément de dégâts, à part faire exploser du granit, des rochers, du désert, ce genre de choses. Donc, dans cet équilibre de la dissuasion nucléaire, si jamais il se met en place, la situation est très différente du côté iranien, surtout quand on prend en compte le fait que la Chine et la Russie les soutiennent.

Et le fait que les États-Unis se retrouvent, en quelque sorte, du côté opposé, c'est-à-dire derrière MBS dans ce cas, ce n'est pas vraiment une assurance très solide. Donc, il faut bien se dire que MBS va jouer cette carte à fond, pour en tirer tout ce qu'il peut, au final, de la filière nucléaire américaine. Mais il le fera à sa manière, pour servir ses propres objectifs, pas forcément ceux qu'on voudrait qu'il poursuive, une fois Trump parti. Or, Trump, comme l'a dit Peggy, peut très bien se réjouir à l'idée

que l'Arabie saoudite se lance dans un programme nucléaire civil qui, du jour au lendemain, pourrait devenir un programme nucléaire militaire. Et nous, on pourrait même être prêts à les aider à le faire. Alors, à ce moment-là, où en serons-nous ?

En quoi avons-nous aidé le monde avec cette prolifération d'armes nucléaires, avec de plus en plus d'États qui en possèdent ? Pourtant, c'est bien la direction qu'on prend. Et, d'une certaine manière, c'est peut-être encore la moins mauvaise direction, si on compare à celle qu'on suit avec cette guerre en général. Mais vous avez raison : on ne sait pas ce qu'on fait. Vraiment pas. On s'accroche à des illusions, à des possibilités, juste pour rester dans une région d'où on est clairement en train d'être chassés. On se fait mettre dehors. Et on se fait mettre dehors par ceux-là mêmes qu'on était censés combattre et vaincre. C'est difficile à concevoir, vraiment. Je regarde Mark Warner, mon sénateur ici en Virginie, et je peux vous dire qu'il y a d'autres démocrates comme lui, voire parmi les plus influents.

Lindsey Graham, républicain, a son équivalent au sein du Parti démocrate, quand on parle de leur haine de l'Iran et de leur haine, disons, des ennemis d'Israël en général. Et Bill Clinton a été, bien sûr, responsable de la législation qui a mis en place ce que nous vivons aujourd'hui. Les gens ont oublié tout ça, mais ce que nous faisons maintenant, de manière totale, avec des forces armées et tout le reste... ce ne sont plus des opérations clandestines. Nous affrontons l'Iran ouvertement. Et tout cela repose sur la haine, la haine que le Congrès américain nourrit envers l'Iran. Et ce ne sont pas seulement les républicains. J'ai vu Mark Warner, et j'ai entendu la véhémence dans sa voix quand il parlait de l'Iran, même s'il essayait de diriger ses attaques contre Donald Trump et ses collègues républicains.

Et pourtant, c'était là. Et, vous savez, tant que ça existe, on a ce problème dans ce pays. On a aujourd'hui le même problème avec la Russie : on déteste des gens simplement parce qu'ils sont ce qu'ils sont. Et on veut les éliminer juste pour cette raison. Il n'y a aucun objectif stratégique derrière ça. Aucun vrai but économique non plus. C'est juste qu'on veut les abattre parce qu'on les déteste profondément, que ce soit Moscou ou Téhéran. Ce n'est pas comme ça qu'on fait des relations internationales. Ce n'est pas la diplomatie telle que l'ont pensée et pratiquée ceux qui s'y sont consacrés pendant des années, surtout aux vingtième et vingt et unième siècles. On déforme, on corrompt, on détruit, on assassine tout ce qu'il y a de bon dans le monde.

Tout ce qui est positif. Et on fait tout ça au nom de quoi ? De la haine des Iraniens et de la haine des Russes. Ce ne sont pas des objectifs qu'une personne saine d'esprit, à un niveau de pouvoir comme celui des États-Unis, pourrait sérieusement envisager. Agir simplement parce qu'on déteste ces fichus Perses. Qu'on déteste ces gens qui ont osé — osé — renverser notre Shah et reprendre leur gouvernement. On les déteste. Et oh, on déteste aussi ces Russes. On les déteste parce qu'on les a trompés. Parce qu'on essaie de s'en débarrasser depuis qu'on a lancé l'affaire en Ukraine, depuis qu'on a commencé le Partenariat pour la paix et l'élargissement de l'OTAN. On leur est rentré dedans, à Moscou, en pleine figure — pour leur montrer comment ils auraient dû être traités à la fin de la guerre froide.

H. W. Bush était intelligent. Il ne voulait pas faire ça. Puis Bill Clinton est arrivé. Et depuis, chaque président a essayé de le faire. Obama a tenté d'en atténuer un peu les effets. Mais c'est impossible, parce qu'on déteste les Russes. On méprise les Russes, et on méprise aussi les Perses, les Iraniens en général. Je pense qu'on méprise aussi les musulmans. Regardez ce qui se passe à Gaza, et dites-moi pourquoi on soutient ça. Tout ça pour dire qu'on est dans le pétrin. On est vraiment dans le pétrin. Le monde est en difficulté parce que nous le sommes. Et toutes ces manœuvres, cette guerre en Asie du Sud-Ouest, ne font qu'aggraver la situation et rendre toute issue encore plus impossible.

#Glenn

Oui, je trouve un peu déprimante la façon dont on parle aujourd'hui de la sécurité. Mais comme vous l'avez dit, quand les grandes puissances sont en rivalité, on ne parle plus du tout de comment gérer la compétition sécuritaire, ni d'harmoniser les intérêts, ni même de gérer la sécurité. La manière dont on parle de la compétition, c'est uniquement en termes de destruction des rivaux. C'est-à-dire : comment détruire la Russie ? Comment détruire l'Iran ? Et on retrouve ce discours aussi bien chez les responsables politiques que dans les médias. Le succès, désormais, se mesure uniquement en destruction et en mort. Et si ce n'était que l'establishment politique et médiatique, ce serait déjà quelque chose. Mais j'ai le sentiment que la société elle-même est en train de changer. J'entends les gens parler, je lis les commentaires dans les journaux... Et tout ça donne l'impression que la personne moyenne commence à parler comme un psychopathe.

Les gens disent : « Oh, regardez ce qu'on a détruit, regardez ce qu'on a brûlé. Haha, ces soldats sont morts. » La façon dont on parle aussi... la société devient plus laide, plus dure. Il y a donc quelque chose qui ne va pas dans la manière d'aborder les adversaires stratégiques. L'idée qu'on puisse respecter son opposant, essayer de se mettre à sa place... tout ça, c'est fini depuis longtemps. Maintenant, comme vous l'avez dit, c'est la haine. C'est assez dérangeant, mais... ma question pour vous, c'est de savoir à quel point vous pensez que les alliances américaines sont durables. Parce qu'aujourd'hui, beaucoup de ses alliés ressemblent davantage à des vassaux. Il y a toujours eu une part de vassalité, bien sûr, mais au moins autrefois, ils pouvaient prospérer sous la direction des États-Unis.

Mais maintenant, une fois que tous ces alliés, si on peut dire, se retrouvent entraînés dans un conflit avec les adversaires de l'Amérique, leur premier réflexe, je pense, c'est de dépendre encore plus des États-Unis. Du coup, ils acceptent de se subordonner davantage, sur le plan politique, militaire, économique. Mais à un certain moment, ils finissent par ignorer leurs propres intérêts nationaux fondamentaux. Et si on regarde les États du Golfe aujourd'hui, cette subordination aux États-Unis est en train de les mener à leur perte. Oui, d'abord, avec cette guerre contre l'Iran, ils vont ressentir le besoin de se rapprocher encore plus de Washington. Mais s'ils ne parviennent pas à vaincre l'Iran, participer à cette guerre ne fera qu'aggraver leurs souffrances. C'est un peu la même chose que la position des Européens en Europe.

Je veux dire, combien de temps... enfin, pour l'instant, parce qu'ils craignent la Russie, ils vont encore plus se soumettre aux États-Unis et renoncer à tout — leur indépendance, leur autonomie, et même leur dignité. Mais à un moment donné, s'ils veulent retrouver leur sécurité et leur prospérité, ils devront défendre leurs propres intérêts. Et ça veut dire prendre un peu de distance avec les États-Unis. Je me demandais simplement : voyez-vous un signe, chez l'un des États du Golfe, d'un possible revirement ? Une tentative, peut-être, de se détacher de cette structure d'alliance ? Parce que, vous savez, cette structure s'est solidement ancrée au fil des décennies, donc c'est difficile d'imaginer que ça change. Mais d'un autre côté, s'ils ne le font pas, eh bien, ça pourrait bien se retourner contre eux.

#Lawrence Wilkerson

Vous avez tout à fait raison. Je pense que la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, à l'échelle mondiale, mais surtout telle qu'on la voit en Europe avec l'Ukraine, et au Moyen-Orient avec l'Iran, montre que le monde — les gens sur cette planète — sont devenus presque hypnotisés par le statu quo. Ils ont tellement peur d'en sortir, même s'ils le voient s'effriter et s'effondrer tout autour d'eux, qu'ils laissent les choses changer de façon spectaculaire, non pas par intérêt, mais par désintérêt. Ils n'arrivent pas à s'en détacher. Je crois que si Mark Twain était encore parmi nous, il dirait, comme il l'a déjà dit un jour, que le plus grand déficit au monde, c'est l'imagination.

Et personne n'a d'imagination. Ni les Japonais, ni les Coréens, ni les Européens. Personne n'a d'imagination. Alors, comment construire un nouveau monde, et en faire, au fond, un monde gérable ? Gérable non seulement par les grandes puissances, mais aussi par les puissances intermédiaires, juste en dessous d'elles. Et gérable, à long terme, pour la majorité de la population mondiale, qui, si l'ONU a raison, atteindra environ dix milliards d'habitants vers le milieu du siècle, avant de commencer à diminuer un peu sur le plan démographique. Je ne sais pas quelle est la réponse à tout ça. Faut-il une guerre cataclysmique ? Faut-il une guerre nucléaire pour convaincre les gens que le moment est venu de faire preuve d'un peu d'imagination, de commencer à penser autrement ?

Laissez-moi vous donner un exemple concret. Il y a environ quatre-vingt-treize millions de personnes en Iran, peut-être quatre-vingt-douze millions maintenant — on en a probablement tué ou blessé au moins un million. Ce pays, de l'autre côté du golfe Persique, est placé de façon très stratégique par rapport aux deux puissances que je considère aujourd'hui comme dominantes sur le plan militaire, c'est-à-dire celles qui sont réellement engagées dans des opérations : la Russie et, potentiellement, la Chine. J'estime que la capacité militaire de la Chine, à ce moment précis, est équivalente, voire supérieure à celle de l'empire. Vu les difficultés que nous rencontrons actuellement avec les approvisionnements, les munitions et bien d'autres choses encore, ainsi que les engagements que nous avons pris, nous sommes probablement inférieurs à la Chine.

Alors, si on regarde ça et qu'on se dit : il faut qu'on vive avec, qu'on trouve un *modus vivendi* pour coexister avec cette réalité. Et, espérons-le, qu'on puisse le faire d'une manière qui n'entraîne pas un holocauste nucléaire, mais qui apporte au moins un certain avantage, une forme de réussite,

économique ou autre, pour la majorité d'entre eux. Votre remarque sur le programme alimentaire et sur ce qui se passe en ce moment dans le Sud global est tout à fait pertinente. Quand nous avons travaillé avec le Center for Naval Analysis, nous avons mené une série de simulations sur le changement climatique, sur la crise climatique en général. Nous l'avons fait à la demande de la Marine et du Center for Naval Analysis.

Et nous l'avons fait à la demande d'autres personnes du centre, qui voulaient examiner la question à l'échelle mondiale. Alors, on a mis en place une série de simulations sur deux ans. Je crois que j'en ai déjà parlé. Et l'une des choses que nous avons découvertes, assez clairement je pense, c'est qu'autour de l'année deux mille soixante-cinq, dans certains scénarios parmi les pires — ou disons, pas les tout pires, mais presque —, on se retrouverait face à des masses de gens venant du Sud global vers le Nord. Ils chercheraient essentiellement de l'eau et de la nourriture. La moitié seraient des hommes. La moitié de cette moitié aurait moins de trente ans. Et la moitié de ceux-là porteraient un Kalachnikov, avec au moins vingt balles, prêts à se battre pour la nourriture et pour l'eau.

Et ce qui s'est passé dans le Nord global, si on peut dire, dans les puissances comparables, de Tokyo jusqu'aux États-Unis et au Canada, en passant par l'Europe et jusqu'à la Chine, c'est qu'on a commencé à déployer nos armées sur nos frontières sud, à tirer sur des gens, à les tuer. Je pense qu'on va être confrontés à ce type de migration peut-être un peu plus tôt que ce que prévoyaient même ces analyses, parce que ce que vous avez dit est vrai : nous allons affamer le Sud global.

Je veux dire, on va forcément en arriver là, à cause des conditions qu'on est en train de créer en ce moment dans le détroit d'Ormuz et ailleurs. Les produits doivent circuler sur les mers, ils doivent bouger pour que les récoltes puissent pousser, pour que le Programme alimentaire mondial ait des denrées en surplus, qu'il puisse aider le Sud et mener d'autres actions à caractère humanitaire, qui peuvent littéralement sauver des vies. Mais on ne va pas pouvoir le faire. Alors, qu'est-ce que ces gens vont faire, à part tout quitter et partir ? Et dans quelle direction vont-ils aller ? Ils n'iront pas vers le sud, dans l'océan Indien ou en mer, c'est évident. Ils iront vers le nord. Oui, ils iront vers le nord, et ils iront aussi vite qu'ils le pourront.

Ils pensaient avoir des problèmes en Méditerranée, avec des gens qui traversaient depuis l'Afrique du Nord. Attendez de voir ce qui va se passer maintenant. Attendez de voir ce qui va se passer dans les Caraïbes, en Amérique du Sud et ailleurs. Ces régions vont être durement touchées, et elles le sont déjà. On le voit, par exemple, au Chili, où des glaciers menacent des communautés vieilles de deux ou trois siècles, qui disparaissent peu à peu. On le voit aussi avec les pénuries alimentaires. Et la situation ne va pas s'améliorer. Elle va empirer, beaucoup empirer, à mesure que la crise climatique s'intensifie. Les températures extrêmes qu'on observe partout dans le monde en ce moment en sont un signe clair. Des gens meurent de la chaleur sur toute la planète, et ils seront encore bien plus nombreux à mourir, parce que nous ne faisons rien pour y faire face.

On ne fait qu'effleurer le problème, et encore, de façon irrégulière. Tout ça pour dire que... vous avez raison. C'est une période très tendue. Cette transition, non seulement depuis la chute de l'

Union soviétique, mais aussi vers un monde plus multipolaire, un monde qui a surtout besoin de coopération et de collaboration pour surmonter certains de ces défis... eh bien, elle est cruciale. Il faudrait revenir à un régime de traités sur les armes nucléaires, par exemple, et y inclure tous les États qui en possèdent, potentiellement et réellement. Mais on ne le fait pas. On ne fait rien de tout ça. À la place, on mène ces guerres insensées, stupides, folles, qui ne font qu'aggraver et approfondir notre danger. Et nous le paierons très cher.

#Glenn

Je suis d'accord. Et je pense que c'est bien là le problème. On voit le monde passer d'une situation unipolaire à une situation multipolaire. Et dans ce monde multipolaire, il y a énormément d'occasions de créer des réalités très différentes, qui pourraient être bien plus favorables. Je pense notamment aux Européens. La montée de l'Asie, par exemple, représente un potentiel énorme pour l'Europe, en termes de prospérité et de diversification. Franchement, ça pourrait être une période passionnante. Mais la seule chose qu'ils ont en tête, c'est : comment recréer une époque qui n'existe plus, celle de l'unipolarité des années quatre-vingt-dix ? Et...

#Lawrence Wilkerson

MAGA. MAGA pour le monde. MAGA pour le monde. Rendons le monde à nouveau grand. Et ce que vous faites, c'est le détruire.

#Glenn

Oui, je suis d'accord. Mais quand il a parlé d'imagination politique, je pensais à... à ce que George Kennan disait dans les années quatre-vingt-dix. Il se demandait : pourquoi est-ce qu'on fait ça ? La guerre froide est terminée. On peut presque inventer le monde qu'on veut. Alors pourquoi notre imagination politique se limite-t-elle à élargir les blocs militaires de la guerre froide ? À se demander qui doit être dedans, qui doit être dehors ? Pourquoi on parle encore de ça ? Est-ce qu'on n'a pas assez d'imagination politique pour imaginer autre chose ?

Et je pense que ça rejoint aussi ce que vous disiez sur la question de savoir si on a besoin d'une autre grande guerre pour changer les choses. Parce que, selon moi, c'est une triste réalité de la nature humaine : on est très attachés au statu quo, peut-être par manque d'imagination politique. Souvent, les grandes guerres, dans l'histoire, c'est à ce moment-là qu'on crée de nouvelles institutions internationales — l'ONU, ce genre de structures — quand l'ancien ordre établi a été balayé par la guerre. En même temps, les gens ont une aversion saine pour la guerre. Mais on dirait que chaque génération doit vivre une guerre majeure avant de commencer à faire preuve d'un peu de bon sens collectif.

#Lawrence Wilkerson

Je suis entièrement d'accord, à cent pour cent, que ce phénomène semble traverser toute l'histoire. Mais je voudrais simplement rappeler ce que je répète sans cesse : la différence technologique, c'est que nous avons désormais le pouvoir de nous détruire nous-mêmes. Et si c'est ce qu'on veut faire, si c'est la purification qu'il faut pour débarrasser la planète de l'espèce humaine, eh bien, nous avons les moyens de le faire.

#Glenn

Oui, je ne pense pas qu'on puisse se permettre, comme je l'ai déjà dit, avec les nouvelles technologies d'aujourd'hui, une autre guerre mondiale. Et d'ailleurs, on a peut-être déjà commencé à y entrer. Je voulais juste poser une dernière question, peut-être un peu personnelle, mais vous avez consacré des décennies de votre vie au service de l'armée américaine. Je me demandais simplement : comment évaluez-vous ce qui se passe en ce moment ? Je ne parle pas seulement de l'armée américaine — même si c'est votre expérience —, je pense que les Européens aussi sont en train de changer. Je veux dire, dans la façon dont on perçoit l'armée, dans les objectifs qu'on lui assigne, dans la manière dont on pense la sécurité, bref, dans la culture militaire en général. Comment voyez-vous tout cela aujourd'hui ?

#Lawrence Wilkerson

C'est une bonne question, Glenn. Et elle me touche particulièrement, parce qu'à ce moment de ma vie, en repensant à mon parcours, à ma carrière militaire, je me disais l'autre jour... Mes amis et moi, ceux qui sont encore en vie, on a sans doute passé un demi-siècle dans les milieux de la sécurité, ou en lien avec eux. Et tous, sans exception, me disent aujourd'hui : « Je n'arrive pas à croire que j'ai vécu assez longtemps pour voir ça. Je n'arrive pas à y croire. » Et ce dont ils parlent le plus souvent — même si la discussion s'élargit vite — c'est d'abord de leur armée, de cette institution qu'ils aiment profondément. Et ce n'est pas une expression trop forte.

Howell parlait tout le temps de son armée bien-aimée, de ses forces armées adorées, et ainsi de suite. Nous, on a consacré nos vies à l'instrument de sécurité des États-Unis d'Amérique. Et maintenant, on le voit, entre les mains de gens comme Pete Hegseth ou Donald Trump, complètement contaminé, transformé en un outil de persécution du peuple américain, au bout du compte. Transformé en un auxiliaire militaire de l'ICE, qui ressemble déjà beaucoup à une entité militaire en soi. Et on ne comprend pas comment on en est arrivés là. Est-ce que c'est de notre faute, parce qu'à la fin, on a négligé de laisser en place des dispositifs de sécurité pour garantir que le code éthique selon lequel on vivait continuerait d'exister, au lieu de s'arrêter brutalement ?

Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas qui blâmer. Mais ce que je sais, c'est que nous n'avons pas, aujourd'hui, dans les forces armées américaines, le leadership dont nous avons besoin. Ce que nous avons, ce sont des courtisans. Des gens qui préfèrent suivre le mouvement pour ne pas faire de vagues. Ce que nous avons, ce sont des officiers généraux, par exemple, qui convoitent le poste qu'ils obtiendront chez Lockheed Martin, chez RTX ou ailleurs, pour toucher des centaines de milliers,

voire des millions de dollars une fois à la retraite. Ce que nous avons, c'est un système corrompu, sans éthique. Et c'est tout à fait compréhensible que ce système, quand il part en mer sans aucune procédure régulière, tue toutes ces personnes qu'il a tuées, sans presque aucune objection venant de l'intérieur de l'armée — tout à fait compréhensible.

#Glenn

Et ça nous brise le cœur d'y penser. J'aurais aimé qu'on puisse finir sur une note plus positive, mais encore une fois, je ressens la même chose. Je suis profondément choqué par ce que je vois en Europe. Pendant tant d'années, les dirigeants européens, surtout après la Seconde Guerre mondiale et après la guerre froide, ont défini l'Europe comme un continent ayant tiré les leçons de l'histoire. Elle devait incarner les valeurs libérales, démocratiques, et la paix. Et maintenant... les dirigeants ne croient plus en la diplomatie. Ils ne parlent que de combattre les Russes, de tuer, de détruire, de devenir plus autoritaires. En somme, ils perdent aussi foi en l'avenir. Alors non, je pense qu'une grande partie de ces valeurs, censées définir l'Europe, se sont révélées n'être qu'un château de cartes. C'est déprimant à voir. Mais bon... on verra bien où tout cela nous mène. Je ne suis pas optimiste.

#Lawrence Wilkerson

Moi non plus. C'est vraiment triste d'arriver à la fin de sa vie sur cette planète, après avoir consacré un demi-siècle à servir le gouvernement d'un pays qu'on croyait fondamentalement décent — malgré ses défauts, ses travers, ses crimes — et de découvrir qu'il est aussi corruptible que n'importe quelle nation avant lui, peut-être même davantage à cause de sa puissance. Bon... sur cette note un peu amère, merci beaucoup pour votre temps, et espérons des jours meilleurs. Merci encore.